

Dépasser la haine de la religion au Québec

Catherine Foisy

Number 788, January–February 2017

Incursion dans l'athéisme

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/84246ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (print)

1929-3097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Foisy, C. (2017). Dépasser la haine de la religion au Québec. *Relations*, (788), 27–28.

DÉPASSER LA HAINE DE LA RELIGION AU QUÉBEC

*Un certain athéisme
qui s'exprime par la haine de la religion n'est pas étranger au rapport problématique qu'un grand
nombre de Québécois entretiennent avec notre passé catholique.*

Catherine Foisy

L'auteure est professeure au Département de sciences des religions de l'UQAM

A l'automne 2007, dans la foulée des audiences publiques de la commission Bouchard-Taylor, j'ai été témoin de la difficulté parfois viscérale pour une part importante des Québécois d'ascendance canadienne-française, toutes générations confondues, de traiter de questions religieuses. Or, à mes yeux, c'est dans le dénouement de ce sentiment de rejet manifesté par la majorité démographique à l'égard de son passé catholique, à cheval entre réalité et fantasme, que réside tout dépassement significatif de notre difficulté à tenir des débats publics sereins sur la place de la religion dans notre société. D'une certaine manière, ce rejet de la religion, ainsi que la mémoire trouble relative à l'Église catholique

lange de répulsion et d'affirmation par rapport à l'un des marqueurs d'une identité que plusieurs sentent menacée.

Neuf ans après ces audiences publiques, les controverses concernant la place de la religion dans notre société, son aménagement par les institutions politiques et son arbitrage par les instances juridiques se poursuivent, couramment alimentées par des réactions à la limite de la haine envers toute religion. Pourquoi un tel mépris de la religion se manifeste-t-il autant dans les médias et dans une grande partie de la population québécoise, alors que l'Église catholique n'y joue plus un rôle sociopolitique fondamental?

À mon avis, il y a lieu de chercher du côté de la culture contemporaine et de l'univers symbolique des Québécois pour trouver des réponses à ces questions. Leur capacité à prendre une distance critique face à des discours farouchement opposés à la religion est très fortement compromise, me semble-t-il, par des représentations en partie erronées du catholicisme québécois. Je ne nie pas que l'histoire de ce catholicisme ait été marquée par la domination politique et morale de la hiérarchie catholique, mais ce portrait, limité, reste trop souvent véhiculé comme seule image et unique représentation du passé catholique québécois. Cela est d'autant plus prégnant quand il est question des dimensions institutionnelles et plus spécifiquement morales (notamment en matière de sexualité) de cette domination avec lesquelles la majorité de la population a choisi de rompre.

Une mémoire figée et instrumentalisée

La mémoire collective du catholicisme au Québec semble s'être figée à la période marquée par une piété ultramontaine croissante entre la seconde moitié du XIX^e siècle et la Révolution tranquille, en 1960. Comme si, d'une part, le catholicisme québécois n'avait jamais été traversé de contradictions et que, de l'autre, l'entrée du Québec dans la modernité avec la Révolution tranquille avait été possible sans l'apport des catholiques eux-mêmes. Or, une foisonnante littérature ces 15 dernières années a démontré le contraire. L'étude des trajectoires individuelles et collectives de figures ecclésiastiques tournées vers l'avenir et la modernité – marquées par les mouvements d'action catholique ainsi que par le personnalisme chrétien –, ou encore l'analyse des débats traversant les revues catholiques en amont et en aval de la Révolution tranquille montrent que les artisans et les artisanes d'un courant catholique progressiste ont contribué à ce passage marquant. On pensera, entre autres, à Georges-Henri Lévesque, fondateur de la Faculté des sciences sociales de l'Université Laval, et aux sociologues et théologiens

d'avant la Révolution tranquille¹, agissent comme des vases communicants, au sens où ils s'alimentent l'un l'autre. La mémoire vient confirmer le bienfondé d'une attitude intransigeante face à la religion et cette intransigeance conforte une certaine lecture mémorielle. Cette mémoire trouble au sujet du rôle de l'Église d'avant la Révolution tranquille renvoie à la posture paradoxale adoptée par plusieurs Québécois francophones face à leur religion historique, posture faite d'un mé-

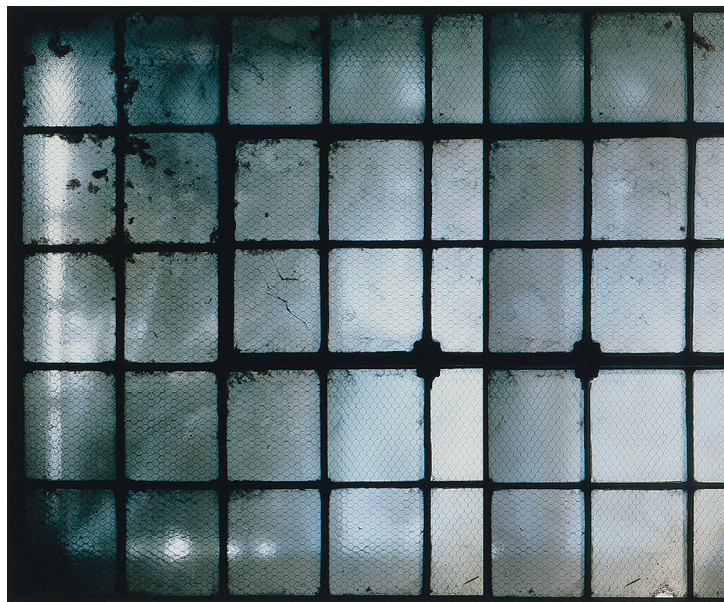
Fernand Dumont et Jacques Grand'Maison, qui vient de nous quitter, mais aussi à des personnalités publiques telles que Michel Chartrand, Simonne Monet-Chartrand ou Claude Ryan. L'apport des congrégations religieuses a également été reconnu comme essentiel à l'édification de l'État québécois moderne et de ses services publics, certaines de leurs logiques d'action se trouvant au fondement de l'action gouvernementale en matière d'éducation, de santé et de services sociaux.

Jamais remise en question publiquement ou faisant l'objet de très peu de débats publics, la lecture dominante du catholicisme québécois est aussi alimentée par des productions culturelles, notamment des films². Je pense notamment à celui de Micheline Lanctôt, *Pour l'amour de Dieu*, dont les représentations de la religiosité populaire sont on ne peut plus faussées par ses propres souvenirs de même qu'inexactes à plusieurs égards, notamment en ce qui a trait à la vie religieuse lors de cette période charnière de la Révolution tranquille et du concile Vatican II³. Cette lecture des événements est transmise sans interruption depuis cinq décennies à des jeunes qui ne connaissent rien du catholicisme, hormis le crucifix de l'Assemblée nationale (et encore...). Autrement dit, on continue de transmettre une image souvent caricaturale, folklorique et tronquée du catholicisme québécois en fonction du récit collectif que se sont construit les nouvelles élites qui ont émergé de la Révolution tranquille. Cette représentation du catholicisme est sans cesse réactivée lorsque sont abordées des questions relatives à la place publique de la religion dans notre

Il faut espérer que des alliances entre croyants et non-croyants pavent la voie à des débats sereins sur la place de la religion et sur la laïcité dans notre société.

société, servant de repoussoir des religions en général, particulièrement dans leurs aspects ostentatoires. Les enjeux qui cristallisent cette opposition face au catholicisme sont habituellement liés à des normes relatives à la sexualité ou au traitement des femmes.

Cette perception est d'autant plus forte que la méconnaissance du catholicisme, dans sa forme contemporaine, mène à des contresens dans certains débats publics, notamment ceux autour de la défunte « Charte de la laïcité » (projet de loi 60). Certains ont établi des parallèles entre l'abandon de la coiffe par les religieuses, à la fin des années 1960, et les questions entourant le port du voile par les musulmanes. L'interprétation du geste des religieuses comme étant une revendication féministe – au sein d'une institution dont la domination patriarcale sur les femmes n'est plus à démontrer – était tout aussi inexacte et infidèle aux faits que celle qui y voyait une acceptation, par des agentes de l'Église, du caractère désormais laïque et sécularisé de l'État québécois et de la société québécoise. Les religieuses ont accepté de retirer leurs habits religieux non pas dans un esprit laïque ou féministe, mais à la demande d'une Église catholique romaine en processus de modernisation, à la suite des décisions du concile Vatican II. Si cela fut bien reçu



dans une majorité écrasante des cas, il n'y a pas de quoi en faire un modèle devant être reproduit par les femmes de toutes les traditions religieuses installées au Québec.

Il semble évident que le rejet viscéral de la religion manifesté dans plusieurs médias ainsi que par une partie importante de la population québécoise tient beaucoup au type de rapports qu'entretiennent les Québécois avec leur religion historique. Celle-ci est perçue comme profondément oppressive et inadaptée aux nouvelles normes sociales, ce qui favorise le discours présentant ce passé catholique comme celui que l'on ne veut pas voir reproduit aujourd'hui en permettant à toutes les religions de s'afficher publiquement. Par ailleurs, dans les cas où le catholicisme est perçu comme s'étant adapté à la modernité, cette adaptation aurait été si efficace qu'il faudrait en imposer certains aspects comme modèles universels, notamment la conception voulant que la religion soit une affaire strictement privée. Ces postures face au catholicisme représentent un nœud au sein de la société actuelle, dans la mesure où elles voilent notre vue face aux choix devant être faits en matière de reconnaissance publique de la religion.

Il faut espérer que des alliances entre croyants et non-croyants comme celles que nous avons connues, par exemple, en faveur de la création du cours Éthique et culture religieuse pavent la voie – à partir de convergences fondées sur des valeurs de justice et de solidarité sociale – à d'autres alliances qui témoigneront que des débats sereins sur la place de la religion dans notre société et sur la laïcité sont possibles. Ce dernier élément met aussi en lumière la nécessité, pour les uns et les autres, d'être mieux au fait de l'état du catholicisme québécois contemporain, qui n'est pas simplement composé de courants conservateurs, mais aussi de groupes progressistes largement moins connus. ©

1. Marco Veilleux et Jean-Philippe Warren, « Une mémoire trouble », *Relations*, n° 716, mai 2007.

2. Éric Bédard, « Ce passé qui ne passe pas. La grande noirceur catholique dans les films *Séraphin. Un homme et son péché*, *Le Survenant* et *Aurore* », *Globe*. Revue internationale d'études québécoises, vol. 11, n° 1, 2008.

3. À l'opposé, *La passion d'Augustine* de Léa Pool est un exemple réussi de représentation de la même période historique du catholicisme québécois.